

fort intelligents qui se livrent à la médecine du secret, il y en a qui ont le vrai tempérament du médecin, certaines aptitudes professionnelles, un dévouement réel et de chaque instant. Et, si l'on n'avait pas à la campagne, à défaut de médecins et de vétérinaires instruits, des *rebroyeurs* pour se tirer d'embarras, on serait souvent bien empêché. Puis les médecins du secret sont quelquefois la dernière ressource et l'espérance ultime de ceux qui vont mourir.

En résumé, beaucoup de malades croyant encore aux influences surnaturelles, sidérales ou diaboliques, consultant les oracles et ayant foi dans toutes les herbes de la Saint-Jean, le devin est et doit être leur guérisseur naturel, puisqu'il est avec eux en conformité de goûts et de sentiments.

Qu'y pouvons-nous faire ?

Il faut que Naville et moi nous en prenions notre parti.

P. BONNET.

## LES NEUF FRÈRES

MÉTAMORPHOSÉS EN MOUTONS,

ET LEUR SŒUR.

CONTE BRETON.

Il y avait une fois neuf frères et leur sœur restés orphelins. Ils étaient riches, du reste, et habitaient un vieux château, au milieu d'un bois. La sœur, nommée Lévénéz, qui était l'aînée des dix enfants, prit la direction de la maison, quand le vieux seigneur mourut, et ses frères la consultaient et lui obéissaient en tout, comme à leur mère. Ils allaient souvent chasser dans le bois, qui abondait en gibier de toute sorte. Un jour, poursuivant une biche, ils se trouvèrent près d'une hutte construite avec des branchages entremêlés de mottes de terre. C'était la première fois qu'ils la voyaient. Curieux de savoir qui pouvait habiter là-dedans, ils y entrèrent, sous prétexte de demander de l'eau, pour se désaltérer. Ils ne virent qu'une vieille femme, aux dents longues comme le bras, et dont la langue faisait neuf fois le tour de son corps. Effrayés à cet aspect, ils voulurent s'enfuir, quand la vieille leur dit :

— Que désirez-vous, mes enfants ?.... Avancez, et n'ayez pas peur comme cela ; j'aime beaucoup les enfants, surtout quand ils sont gentils et sages, comme vous.

— Nous voudrions un peu d'eau, s'il vous plaît, grand'mère, répondit l'aîné, qui se nommait Goulven.

— Certainement, mes enfants, je vais vous donner de l'eau toute fraîche et claire, que j'ai été puiser, ce matin, à ma fontaine. Mais avancez donc, et ne craignez rien, mes pauvres chéris.

Et la vieille leur donna de l'eau, dans une écuelle de bois, et, pendant qu'ils buvaient, elle les caressait, et prenait dans ses mains les boucles de leurs cheveux blonds et frisés, et, quand ils voulurent partir, elle leur dit :

— A présent, mes enfants, il faudra aussi me payer le petit service que je vous ai rendu.

— Nous n'avons pas d'argent sur nous, grand'mère, répondirent les enfants, mais nous en demanderons à notre sœur, et vous l'apporterons demain.

— Oh ! ce n'est pas de l'argent que je veux, mes amis ; mais il faut qu'un de vous, l'aîné, par exemple, car les autres sont encore bien jeunes, me prenne pour sa femme. Et, s'adressant à Goulven :

— Veux-tu, Goulven, me prendre pour femme ?

Le pauvre garçon ne sut que répondre d'abord, tant cette demande lui parut étrange.

— Réponds-donc, veux-tu que je sois ta petite femme ? lui demanda encore l'horrible vieille, en l'embrassant.

— Je ne sais pas.... dit Goulven interdit.... Je demanderai à ma sœur....

— Eh bien ! demain matin, j'irai moi-même au château, pour avoir la réponse.

Les pauvres enfants s'en retournèrent à la maison, tout tristes et tout tremblants, et se hâtèrent de raconter à leur sœur ce qui leur était arrivé.

— Serai-je donc obligé d'épouser cette horrible vieille, ma sœur ? demanda Goulven, en pleurant.

— Non, mon frère, tu ne l'épouseras pas, lui répondit Lévénéz ; je sais que nous aurons à en souffrir tous ; mais nous souffrirons ce qu'il faudra, et ne t'abandonnerons pas.

La sorcière vint au château, le lendemain, comme elle l'avait promis. Elle trouva Lévénéz et ses frères dans le jardin.

— Vous savez, sans doute, pourquoi j'je viens ? dit-elle à Lévénéz.

— Oui, mon frère m'a tout raconté, répondit la jeune fille.

— Et vous voulez bien que je devienne votre belle-sœur ?

— Non, cela ne peut pas être.

— Comment, non ? Mais vous ne savez donc pas qui je suis, et ce dont je suis capable ?

— Je sais que vous pouvez nous faire beaucoup de mal, à mes frères et à moi ; mais vous ne pouvez pas me faire consentir à ce que vous me demandez.

— Songez-y bien, et revenez vite sur cette sottise résolution, pendant qu'il en est temps encore, ou malheur à vous ! cria la sorcière, furieuse, et les yeux brillants comme deux charbons ardents.

Les neuf frères de Lévénéz tremblaient de tous leurs membres ; mais elle, calme et résolue, répondit à ces menaces :

— C'est tout songé, et je n'ai rien à changer à ce que j'ai dit.

Alors, l'horrible vieille tendit vers le château une baguette qu'elle tenait à la main, prononça une formule magique, et aussitôt le château s'écroula, avec un grand bruit. Il n'en resta pas pierre sur pierre. Puis, retournant la baguette vers les neuf frères, qui se cachaient derrière leur sœur, saisis d'épouvante, elle prononça une autre formule magique, et les neuf frères furent aussitôt métamorphosés en neuf moutons blancs. Elle dit ensuite à Lévénéz, qui avait conservé sa forme naturelle :

— Tu peux, à présent, aller garder tes moutons sur cette lande. Et encore ne dis jamais à personne que ces moutons sont tes frères, ou il t'arrivera comme à eux. Puis elle partit, en ricanant.

Les beaux jardins du château et le grand bois qui

l'entourait avaient été changés aussi instantanément en une grande lande aride et désolée.

La pauvre Lévénéz, restée seule avec ses neuf moutons blancs, les faisait paître sur la grande lande, et ne les perdait pas de vue un seul instant. Elle leur cherchait des touffes d'herbe fraîche, qu'ils mangeaient dans sa main, et jouait avec eux, et les caressait, les embrassait, et leur parlait, comme s'ils la comprenaient. Et ils paraissaient la comprendre, en effet. Un d'eux était plus grand que les autres ; c'était Goulven, l'aîné de ses frères. Lévénéz avait construit avec des pierres, des mottes de terre, de la mousse et des herbes sèches, un abri, une sorte de hutte, et, la nuit, ou quand il pleuvait, elle s'y retirait avec ses moutons. Mais, quand le temps était beau, elle courait et bondissait au soleil avec eux, ou chantait des chansons et récitait ses prières, qu'ils écoutaient attentivement, rangés en cercle autour d'elle. Elle avait une fort belle voix, claire et juste.

Un jour, un jeune seigneur, qui chassait dans ces parages, fut étonné d'entendre une si belle voix, dans un pays si désert. Il s'arrêta pour l'écouter ; puis, se dirigeant vers elle, il se trouva bientôt devant une belle jeune fille, entourée de neuf moutons blancs, qui paraissaient l'aimer beaucoup. Il l'interrogea, et fut si frappé de sa douceur, de son esprit et de sa beauté, qu'il voulut l'emmener avec lui à son château, elle et ses moutons. Elle refusa. Mais le jeune seigneur ne rêvait plus que de la jolie bergère, et, tous les jours, sous prétexte de chasser, il allait la voir et causer avec elle, sur la grande lande. Enfin, il l'emmena avec lui à son château, et ils se marièrent, et il y eut de grands festins et de belles fêtes.

Les neuf moutons avaient été introduits dans le jardin du château, et Lévénéz y passait presque toutes ses journées à jouer avec eux, à les caresser et à leur parler, comme s'ils la comprenaient ; et ils semblaient en effet comprendre tout ce qu'elle leur disait. Son mari était étonné de les voir si intelligents, et il se demandait si c'étaient bien là des moutons véritables.

Lévénéz devint enceinte. Elle avait une suivante, dont le jardinier du château était l'amant, et qui se trouvait aussi enceinte, sans que sa maîtresse en sût rien. C'était la fille de la vieille qui avait changé ses frères en moutons, et elle l'ignorait également. Un jour que Lévénéz se penchait sur le rebord d'un puits qui était dans le jardin, pour en voir la profondeur, sa suivante la prit par les pieds et la précipita dans le puits. Après quoi elle courut à la chambre de sa maîtresse, se coucha dans son lit, ferma les rideaux des fenêtres et ceux du lit, et feignit d'être malade, en peine d'enfant. Le seigneur était absent, pour le moment. Mais, à son retour, ne trouvant pas sa femme dans le jardin, au milieu de ses moutons, comme d'habitude, il se rendit à sa chambre.

— Qu'avez-vous, mon petit cœur ? lui demanda-t-il, croyant la trouver couchée.

— Je suis bien malade, répondit la traîtresse.

Et, comme il voulait entr'ouvrir les rideaux :

— Je vous en prie, n'ouvrez pas les rideaux, je ne puis supporter la lumière.

— Pourquoi restez-vous seule ainsi ? Où est votre suivante ?

— Je ne sais, je ne l'ai pas vue de toute la journée.

Le seigneur la chercha partout dans le château, puis

dans le jardin, et, ne la trouvant pas, il revint auprès de sa femme, et lui dit :

— Je ne sais ce qu'est devenue votre suivante, je ne la trouve nulle part. Avez-vous besoin de quelque chose ? Vous avez peut-être faim ?

— Oh ! oui, j'ai grand faim.

— Que désirez-vous manger ?

— Il me faut un morceau du grand mouton blanc qui est dans le jardin.

— Quel caprice ! vous qui aimiez tant vos moutons, et celui-là par dessus tout !

— Il n'y a que cela qui puisse apporter quelque soulagement au mal affreux dont je souffre. Mais ne vous trompez pas, c'est du grand mouton blanc que je veux manger, et non d'aucun autre.

Le mari descendit au jardin et donna l'ordre au jardinier de prendre le grand mouton blanc, pour être aussitôt tué et mis à la broche.

Et voilà le jardinier, qui était de connivence avec la suivante, de courir après le mouton blanc. Mais celui-ci courrait si rapidement autour du puits, en bêlant tristement, qu'il ne pouvait l'attraper. Le seigneur, voyant cela, veut lui venir en aide et s'approche du puits. Il est étonné d'entendre des plaintes et des gémissements qui semblent en sortir. Il se penche sur l'ouverture, et demande :

— Qui est-là ? Y a-t-il quelqu'un dans le puits ?

Et une voix plaintive, et qu'il connaissait bien, lui répondit :

— Oui, c'est moi, votre femme Lévénéz.

Le seigneur, sans attendre d'autre explication, descendit, vite, le sceau dans le puits et en retira sa femme. La frayeur de la pauvre Lévénéz avait été telle, qu'elle en accoucha aussitôt d'un fils beau comme le jour.

— Il faut faire baptiser l'enfant, sur-le-champ, dit-elle ; vous lui donnerez la marraine que vous voudrez, mais je veux que le parrain soit mon grand mouton blanc.

— Quoi ! donner un mouton pour parrain à votre fils !...

— Je le veux ainsi, je vous le répète ; obéissez-moi, et ne vous inquiétez de rien.

Pour ne pas contrarier la jeune mère, et de crainte d'aggraver son mal, le père consentit, quoique à contre-cœur, à ce que le grand mouton blanc fût le parrain de son enfant.

On se rendit à l'église. Le grand mouton blanc, tout joyeux, marchait de front avec le père et la marraine, une jeune et belle princesse. Les huit autres moutons, ses frères, les suivaient. Tout ce cortège entra dans l'église, au grand étonnement des habitants du village. Le père présenta l'enfant au prêtre. Celui-ci regarda la marraine, mais, ne voyant pas de parrain, il demanda :

— Où est donc le parrain ?

— Le voici, répondit le père, en lui montrant le grand mouton blanc.

— Comment, un mouton !...

— Oui, selon l'apparence ; mais ne vous arrêtez pas à la forme, et procédez sans crainte à la cérémonie. Le prêtre ne fit pas d'objections, les métamorphoses de ce genre étant, sans doute, communes de son temps, et il se mit en devoir de baptiser l'enfant.

Le mouton se leva alors sur ses deux pieds de der-

rière, prit son filleul avec les deux pieds de devant, aidé par la marraine, et tout se passa pour le mieux.

Mais aussitôt la cérémonie terminée, le mouton par-rain devint un beau jeune homme. C'était Goulven, le frère aîné de Lévénéz. Il raconta comment ses frères et lui avaient été changés en moutons par une vieille sorcière, parce qu'il avait refusé de l'épouser. Sa sœur, la mère de l'enfant, qui avait été témoin de la métamorphose, ne pouvait en rien dire, sous peine d'éprouver le même sort; mais à présent le charme était rompu, et la sorcière n'avait plus aucun pouvoir sur eux.

— Ces moutons sont donc vos frères? demanda alors le prêtre.

— Oui, ce sont mes frères; et le moment est venu, pour eux aussi, d'échapper au pouvoir de la sorcière et de recouvrer leur forme humaine. Posez sur eux votre étole, récitez une oraison, et vous les verrez redevenir hommes, comme moi.

Le prêtre suivit ce conseil: il posa son étole sur les moutons, successivement, récita une oraison à chaque fois, et aussitôt ils revinrent à leur forme première.

Goulven raconta alors la trahison dont sa sœur avait été victime de la part de sa suivante, la fille de la sorcière.

On retourna au château et l'on songea à récompenser chacun selon qu'il l'avait mérité.

On envoya chercher la vieille sorcière, dans le bois qu'elle habitait, et quand elle fut arrivée, sa fille et elle et le jardinier furent écartelés chacun entre quatre chevaux, puis ils furent jetés dans un grand bûcher et réduits en cendres.

Goulven et Lévénéz vécurent alors heureux et tranquilles et eurent, dit-on, beaucoup d'enfants.

F.-M. LUZEL.

Conté par Le Noac'h, de Gourin, à Merville,  
près Lorient, le 10 mars 1874.

## LE ROI ET SES TROIS FILS.

CONTE.

Il y avait une fois un roi qui avait trois fils. Il voulut se défaire de la couronne. Dans son royaume, c'était l'usage de la donner à l'aîné, mais comme ce roi aimait également ses trois enfants, il ne put se résoudre à obéir à la coutume et à exclure d'avance les plus jeunes. Il voulut que chacun de ses enfants eût d'égales chances de lui succéder. Il décida que la couronne appartiendrait à celui de ses fils qui lui apporterait la plus belle fleur. Il les réunit et leur dit: « A celui qui m'apportera la plus belle fleur, appartiendra la couronne; allez et cherchez. »

Les trois fils partirent, chacun de leur côté, après être convenu qu'ils se retrouveraient dans un champ bien connu d'eux. Le premier qui arriva dans ce champ fut l'aîné. Il apportait une belle fleur. Le cadet arriva le second avec une fleur encore plus belle. L'aîné, la voyant, se dit avec amertume: « Je n'aurai pas la couronne! » Le plus jeune vint le dernier. Si belle était sa fleur qu'elle éclipsait celle de ses frères. « Je n'aurai pas la couronne! » se dit avec colère l'aîné, et saisissant

le couteau qui pendait à sa ceinture, il en frappa son jeune frère et le tua.

Le père, chagrin de ne pas voir revenir son plus jeune enfant, l'attendait toujours avant de se démettre de la couronne. Le cadet avait si peur de l'aîné qu'il n'osait parler.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis le meurtre, quand une bergère qui gardait ses moutons dans le champ où les trois frères s'étaient donné rendez-vous, trouva un os fait comme une flûte.

Elle l'approcha de ses lèvres et souffla. Il en sortit une voix qui chantait:

« Souffle doucement, bergère,  
» Souffle, souffle doucement,  
» Le couteau de la ceinture  
» M'a tué cruellement! »

Le roi apprit que la bergère avait trouvé un os semblable à une flûte et qui rendait des sons harmonieux. Il se le fit apporter, le mit à sa bouche et souffla. L'os chanta:

« Souffle doucement, mon père,  
» Souffle, souffle doucement;  
» Le couteau de la ceinture  
» M'a tué cruellement! »

Le roi appela son fils cadet, lui présenta l'os et lui dit de souffler dedans. Le fils souffla, l'os chanta:

« Souffle doucement, mon frère,  
» Souffle, souffle doucement;  
» Le couteau de la ceinture  
» M'a tué cruellement! »

Le roi appela son fils aîné, lui présenta l'os et lui dit de souffler dedans. Le fils souffla, l'os chanta:

« Souffle doucement, mon frère,  
» Souffle, souffle doucement;  
» Le couteau de ta ceinture  
» M'a tué cruellement! »

A ces mots: « Le couteau de ta ceinture » le père comprit tout. Il fit, sur l'heure, écarteler son fils aîné.

Conté à Fraisses (Loire), par Jacques  
BAYON, ce 19 août 1877.

V. S.

## LE POU ET LA PUCE (1).

CONTE DU PAYS MESSIN.

Il y avait une fois un pou et une puce qui étaient mariés ensemble.

Un jour le pou dit à la puce: Je vais au bois où je resterai jusqu'à la nuit, n'oublie pas de préparer le dîner pour ce soir, car après cette longue course j'aurai grand appétit.

Dès que le pou fut parti, la puce mit sur le feu un chaudron qu'elle remplit de bouillie.

Elle commença ensuite à sautiller dans la chambre, s'approchant à tout moment de la marmite afin de

(1) Comparez le conte *Pou et Puce*, publié par M. E. Cosquin, dans la *Romania*, juillet 1877.